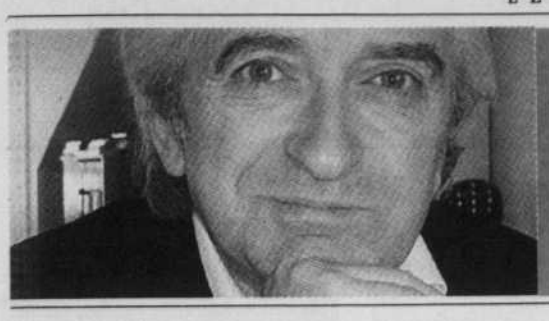


ROMAN

L'école buissonnière de Michel Leclerc

Page F 3

ESSAI

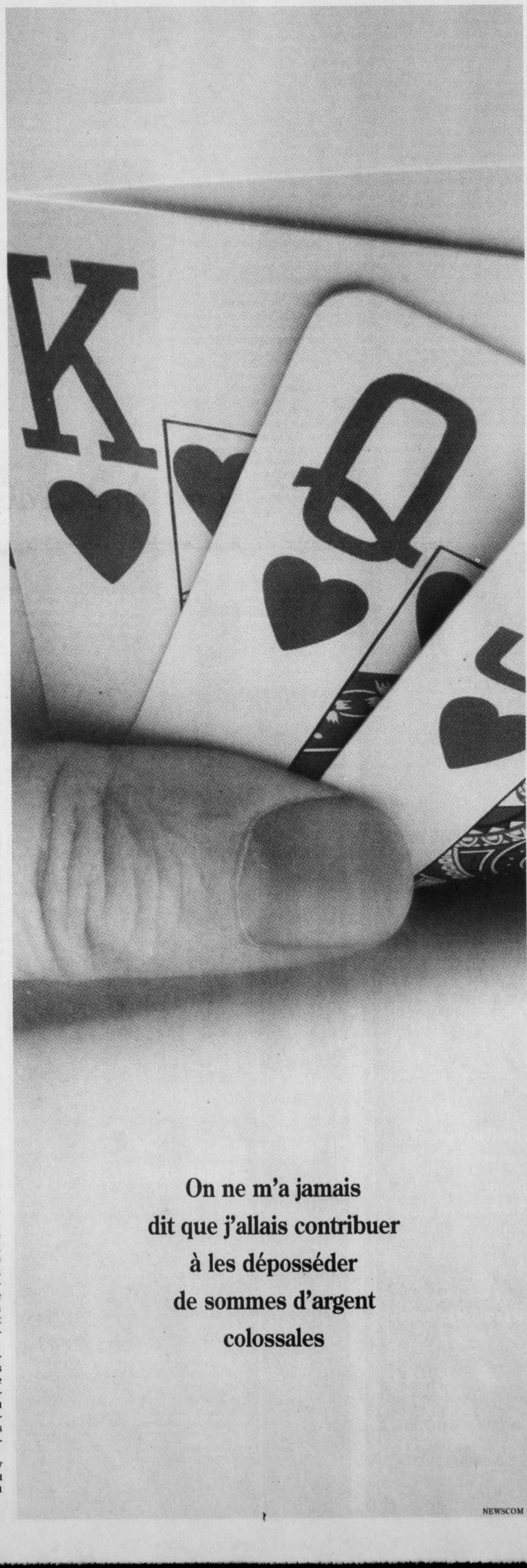
Hubert Reeves ou l'invitation au voyage

Page F 6

CAHIER F

LIVRES

Éléonore au pays des casinos



LOUIS CORNELLIER

Comme une vierge égarée qui sonne à la porte d'un bordel, Éléonore Mainguy, en 1999, a frappé à la porte du Casino de Charlevoix avec toute la naïveté du monde. Elle était jeune, pleine de valeurs et d'idéaux respectables. Issue d'une *«famille syndicaliste et indépendantiste»* qui avait Michel Chartrand, René Lévesque et Pierre Falardeau pour héros, elle était en quête d'un emploi bien payé qui la rendrait heureuse.

Les jeux sont faits. Confessions d'une ex-croupière raconte le pénible dégrisement qu'elle a vécu dans l'enfer des casinos. Innocente, elle s'imaginait en *«princesse de la félicité»* qui allait *«offrir à des âmes pleines d'espoir la possibilité de calmer leurs angoisses pécuniaires en les amusant et en les réconfortant comme un ange de lumière venu bercer les gens dans le besoin»*. Sa candeur se heurtera vite au mur d'un univers glauque dans lequel *«la magnificence des lieux»* cache la détresse et la mesquinerie.

La jeune croupière a vu sa personnalité se modifier par suite de sa plongée dans ce laboratoire

Dressée à manipuler

Éléonore Mainguy raconte d'abord l'étape de sa formation à l'emploi de croupière. Choisie, avec quelques autres, sur la base d'examens psychométriques et psychologiques qui, selon elle, visent à identifier les candidats orgueilleux et narcissiques, elle devra ensuite *«traverser quatre semaines de formation intensive à* [ses] *frais, au risque d'échouer et de repartir bredouille»*. Si elle dit vrai, on peut déjà remettre en question cette approche qui semble contrevenir à la Loi sur les normes du travail imposant de rémunérer les employés en formation.

Le pire, toutefois, est ailleurs. Cette formation, selon l'ex-croupière, relèverait littéralement du dressage. Elle insisterait sur le fait que les *«élus»* appartiennent à *«la crème de la société»*, stimulerait intensément le carriérisme des participants, leur inculquerait des *«aptitudes à la manipulation»* et passerait totalement sous silence les *«aspects les plus sombres du jeu»*. *«On ne m'a jamais mentionné,* écrit Mainguy, *que les clients sont pour la plupart des gens malades. On ne m'a jamais dit que j'allais contribuer à les déposséder de sommes d'argent colossales et que je me retrouverais, soir après soir, devant des êtres humains très souvent en proie à une grande détresse psychologique.»*

Elle n'a toutefois pas tardé à le découvrir. Elle a, bien sûr, rencontré des gens extraordinaires, surtout lorsqu'elle était assignée aux tables dites à cinq dollars. *«Voilà,* remarque-t-elle, *ce que doit être un casino, un endroit où les pertes d'argent ne sont que symboliques et n'entraînent pas la déchéance financière et psychologique des individus. Une maison où le dernier bonsoir est empli de gratitude mutuelle.»*

Mais elle a, aussi, rencontré des obsédés qui lèchent les pièces avant de jouer, des «amoureux» des machines à sous, des solitaires désœuvrés, de délirants superstitieux et trop de joueurs compulsifs ruinés. Elle raconte avoir vu à plusieurs reprises des accros faire *«leurs besoins sur leur siège, et même jusque sur le plancher»*, *«un homme qui se masturbait intensément tout en jouant à une machine à sous»*, un père incestueux qui forçait *«sa propre fille à l'embrasser avec la langue afin qu'elle ait droit à quelques jetons pour miser»*. L'éthique au casino, conclut-elle tristement, n'est pas celle qui prévaut ailleurs dans la société, et les employés n'ont pas le droit de dire à un joueur en déroute de rentrer chez lui.

La jeune croupière elle-même a vu sa personnalité se modifier par suite de sa plongée dans ce laboratoire. Elle se voulait anticonformiste et insoumise; elle était devenue ambitieuse, manipulatrice et obsédée par le regard des autres. Cette métamorphose la déchirait. De voir ses collègues eux-mêmes happés par la passion du jeu la rendait folle. D'avoir à supporter, sans droit de réplique, les insultes de clients ivres et perdants la mortifiait.

Après un an de ce régime, elle se réveille un matin la mâchoire barrée. Elle sombre ensuite dans une sorte de dépression, avant de succomber de nouveau aux sirènes du casino, mais, désormais, quelque chose en elle est brisé et ce n'est plus possible.

Le devoir de témoigner

D'après certaines études citées dans cet ouvrage, les croupiers sont souvent enclins aux cauchemars, à la dépression, à l'alcoolisme, à la toxicomanie et au jeu compulsif. En 2003, quand un croupier du Casino de Charlevoix s'enlève la vie, Éléonore Mainguy, qui tente depuis quelques années de refaire sa vie autrement dans la ville de Québec, décide de témoigner. Elle le fera sur les ondes de TQS Québec, dans le magazine *Summum*, à *Tout le monde en parle* et au *Journal de Québec*. *«Loto-Québec, les syndicats de la fonction publique et les croupiers,* rapporte-t-elle, *hurlèrent au mensonge.»* L'ex-croupière, selon eux, fabule.

Qui dit vrai? Difficile de trancher radicalement. Mon point de vue, ici, je le précise, est celui de simple lecteur critique puisque je n'ai jamais mis les pieds dans un casino et que les acheteurs compulsifs de «gratteux» dans les dépanneurs m'énervent parce qu'ils me font perdre mon temps. Ce que je peux constater avec assurance, néanmoins, c'est que le témoignage d'Éléonore Mainguy est plutôt solide, même si la profonde immaturité de la jeune fille saute sans cesse aux yeux. Sa naïveté de départ, en effet, est affligeante et sa personnalité semble fragile, oscillant entre l'affirmation d'une posture critique de gauche et l'expression d'un narcissisme adolescent innocemment confessé.

Il reste, à ce jour, que la réplique que Loto-Québec et les autres lui ont servie est très faible et pas convaincante du tout. L'ex-croupière en met peut-être un peu trop, mais ses détracteurs donnent l'impression d'avoir des choses à cacher. Pour un organisme d'État, ce n'est pas sain.

Aujourd'hui, Éléonore Mainguy a rejoint la coalition Emjeu (Éthique et modération du jeu au

VOIR PAGE F 2: **CASINOS**

On ne m'a jamais dit que j'allais contribuer à les déposséder de sommes d'argent colossales

NEWSCOM

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Tirs croisés

Entre la Flandre et le Québec, Gilles Pellerin et Stefan Hertmans échangent de «graves propos» sur la langue, l'identité et la culture

CHRISTIAN DESMEULES

Dans un numéro spécial consacré au Québec, la revue néerlandaise *Septentrion* (*«Arts, lettres et culture de Flandre et des Pays-Bas»*) invitait en 2004 deux écrivains, l'un flamand et l'autre québécois, à échanger sur les questions de la langue et de l'identité. Tous les deux issus de cultures considérées comme septentrionales, baignées par les «lumières du Nord», Gilles Pellerin et Stefan Hertmans ont par la suite choisi de poursuivre cette correspondance.

De ces tirs croisés naît aujourd'hui *Lumières du Nord*, que publient les Éditions de l'Instant même. Un court livre d'échange épistolaire où chacun des auteurs propose cinq lettres traversées de *«graves propos»* sur les enjeux linguistiques, identitaires et culturels des petites nations.

On connaît déjà bien, au Québec, Gilles Pellerin. Écrivain, éditeur, enseignant, mais aussi amoureux fou de la langue (*«Le français me traverse de part en part»*, avoue-t-il sans tarder à son correspondant), c'est cet aspect de sa *«personnalité multiple»* qu'il choisit surtout d'exposer dans ces lettres. Militant conscient de mener un combat d'arrière-garde et d'appartenir à une culture en sursis, peut-être plus mortelle qu'une autre, Pellerin opte d'emblée pour une position excentrique qui lui semble toute naturelle. Ainsi, c'est un *«Je vous écris du bout du monde»* qui amorce sa première missive à Stefan Hertmans.

Né en 1951 à Gand, où il enseigne aujourd'hui à l'Académie des beaux-arts, Stefan Hertmans est un poète et essayiste flamand — ou belge néerlandophone. Il est aussi l'auteur de nombreux romans, de nouvelles et de pièces de théâtre. Artiste érudit, intellectuel éclairé et engagé, *«Stefan Hertmans,* écrit Luc Devoldere, le rédacteur en chef de la revue *Septentrion* qui préface cette correspondance, *appartient à cette république des lettres où la tolérance est encore posée sur un socle — même si elle vaut souvent à ses adeptes d'atterrir entre deux chaises —, où l'on croit encore dans l'utopie de la courtoisie, de l'hospitalité et du bilinguisme»*. Hertmans est un homme de bonne volonté, un humaniste indigné mais patient.

«Bruxelles est devenu le symbole d'une Babylone post-moderne où doit se fêter le grand œcuménisme de l'Europe unifiée», écrit-il à Gilles Pellerin, rappelant au passage que 90 % des citoyens bilingues de la Belgique sont des Flamands et que dans ce *«corridor de l'Europe»* qu'est Bruxelles il y a encore pourtant beaucoup à faire côté diversité culturelle et respect des identités.

Mais pour Hertmans, la véritable menace est ailleurs. Du côté de l'inquiétante montée des idées d'extrême-droite en Flandre, par exemple, incarnées notamment par le Vlaams Blok, un parti nationaliste et conservateur qui séduit une large frange de l'électorat. Du côté de *«l'Évidence américaine»*, aussi et peut-être surtout, de la subtile et menaçante colonisation du monde qui s'insinue partout en donnant à chacun l'illusion du libre choix. Une bombe à retardement qui entre dans nos vies au moyen d'un cheval de Troie qui s'appelle tantôt technologie, tantôt marchandisation de la culture.

VOIR PAGE F 2: **TIRS**

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Janette Bertrand: télé ou roman, même combat

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Janette Bertrand

DANIELLE LAURIN

À 82 ans, Janette Bertrand publie son premier roman. Mais sa façon de procéder reste inchangée, assure l'auteure dramatique: *«J'ai regardé autour de moi et je suis partie de ce qui me fatiguais, exactement comme je le faisais du temps où j'écrivais ma télésérie* Avec un grand A.*»*

Ils sont treize. Treize personnages, dans *Le Bien des miens*. Ils ont entre 15 et 80 ans. Et passent leur temps à s'entredéchirer, à se mentir, à se jouer dans le dos. Pourtant, en apparence, ils s'aiment. Normal: ils appartiennent à la même famille.

La matriarche, Germaine, veille au grain. En vain. *«On ne peut pas faire le bonheur de ses enfants malgré eux, c'est l'idée première de mon roman»*, précise Janette Bertrand. Autrement dit: *«On peut penser bien faire et se tromper. Trop d'amour peut tuer, peut étouffer: c'est ce que je voulais montrer.»*

Contrôlante à l'excès, la Germaine du *Bien des miens*. Comme bien des mères autrefois, convient l'excourriériste du cœur, qui a reçu plus d'une confidence dans sa vie. Comme bien des mères encore aujourd'hui? *«Quand je regarde les parents des enfants-rois aujourd'hui, en particulier les femmes qui élèvent seules leur enfant, qui leur donnent tout, se sacrifient, par bonté d'âme, ça m'inquiète: qu'est-ce que ces mères-là vont exiger de leur enfant en retour, plus tard?»*

Du jour au lendemain, Germaine s'est retrouvée veuve, avec trois jeunes enfants sur les bras. Pour subvenir à leurs besoins, elle a créé une petite entreprise de produits naturels, Familia, qu'elle a dirigée d'une main de fer et qui a prospéré au fil des ans. Maintenant qu'elle est sur le point de prendre sa retraite, elle s'interroge: à qui passera-t-elle le flambeau? Lequel de sa lignée est le plus apte à diriger l'entreprise tout en maintenant ensemble les liens familiaux?

Si la famille et ses travers demeurent le sujet numéro un du *Bien des miens*, transparaît aussi dans ce roman une certaine angoisse sur la vieillesse et l'approche de la mort. L'auteure en convient. *«Quand on a 80 ans, la mort est très près. On ne peut pas se faire d'illusion. L'avenir n'est pas rose. On n'a pas d'avenir. On n'a que de petits avenirs.»*

Sentant sa mort proche, Germaine ne peut s'empêcher de craindre le pire: qu'adviendra-t-il de la famille quand elle ne sera plus là? On ne le saura pas. *«J'aime laisser la fin de mes histoires ouvertes,* insiste Janette. *C'est ce que j'ai fait, la plupart du temps, dans les 54* Grands A *que j'ai écrits. J'aime que les gens se posent des questions, se mettent à la place de mes personnages. Je veux que ce soit dérangeant.»*

Dans la structure même de son roman, l'auteure a emprunté aux techniques qu'elle pratique en écriture dramatique, techniques qu'elle enseigne d'ailleurs depuis 10 ans à l'Institut national de l'image et du son (INIS). Avant de se mettre à l'écriture comme telle, elle a défini ses personnages, a pondu un synopsis de deux pages. Tout était prévu, même la fin — tragique. *«Bien sûr, je peux changer des choses en cours d'écriture,* explique-t-elle. *Je ne fais pas de la peinture à numéros! Mais c'est tellement plus facile d'écrire quand on sait où on s'en va.»*

Pas ou très peu de descriptions de lieux et de personnages, dans *Le Bien des miens*. Ce n'est pas pour rien: *«Je suis une grande lectrice de romans, mais je suis tannée de lire de longues descriptions. Des fois, je les saute, carrément. Je veux de l'action, qu'elle soit psychologique ou autre, je veux que ça bouge, quand je lis: pis, où est-ce qu'on s'en va? pis, qu'est-ce qui va arriver? J'ai écrit un livre que j'aimerais lire.»*

Un livre accessible, où prime le langage parlé. Pas moyen de faire autrement. *«Si ce n'est pas accessible, à quoi ça rime? Moi, j'écris vraiment pour le public»*, affirme celle qui a vendu près de 200 000 exemplaires de son autobiographie, *Ma vie en trois actes*, parue en 2004.

Mis à part les dialogues, l'action de son roman repose d'abord et avant tout sur les monologues intérieurs des personnages. Tour à tour, chacun se vide le cœur, parle de ses angoisses, de ses rêves. *«Je voulais qu'on les entende penser»*, précise l'auteure.

Une façon, pour elle, de mettre à nu les contradictions de chacun. *«Je me suis rendu compte, il y a 25 ans, quand je me suis séparée, que je pensais des choses que je gardais dans mon cœur. C'est devenu très fort, très présent. C'est un peu comme avoir l'inconscient qui déborde. On est tous un peu comme ça au fond: on se ment à soi-même, très souvent.»*

Lisant *Le Bien des miens*, on se dit que ça ne ressemble pas à ce qu'on lit habituellement comme roman. Et on se surprend à imaginer le genre de télésérie que ça pourrait donner. Janette elle-même n'exclut pas l'idée d'adapter son roman à l'écran. Pour le reste: *«Je ne me suis pas assise en disant: je vais écrire un livre autrement, un livre différent. C'est comme ça que c'est sorti. Si c'est plus proche du téléroman que du roman, je n'y peux rien.»*

Elle conclut: *«La télévision emprunte beaucoup aux livres, pourquoi les livres n'emprunteraient-ils pas à la télé?»*

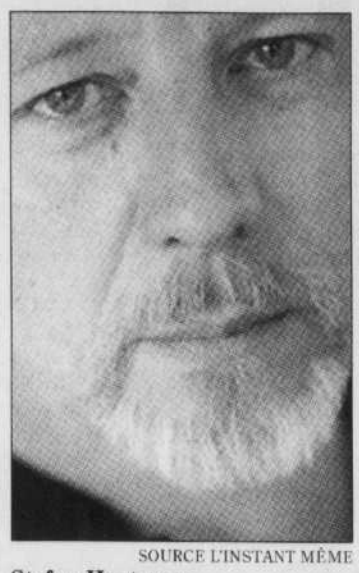
Collaboratrice du Devoir

LE BIEN DES MIENS
Janette Bertrand
Libre Expression
Montréal, 2007, 385 pages

TIRS

SUITE DE LA PAGE F 1

Car la langue n'est pas un moyen de communication neutre, rappelle Stefan Hertmans. *«Les langues véhiculent une idéologie cachée.»* Et au-delà de la menace permanente qui pèse sur le français au Québec, ce sont plus largement tous les langages qui ne se reconnaissent pas dans la logique de l'Empire qui sont condamnés à entrer en résistance. Face à cela, Hertmans revendique *«le maintien d'une mémoire culturelle qui plaide pour la diversité, pour la conscience de l'Autre, pour la nuance, pour l'hospitalité»*.



SOURCE L'INSTANT MÊME

Stefan Hertmans

«Flamands et Québécois se regardent les uns les autres dans un miroir qui reste trouble», souligne à juste titre Luc Devoldere, invitant du coup à une certaine prudence dans les rapprochements qu'un observateur enthousiaste serait tenté de faire entre les deux communautés. Malgré d'apparentes similitudes, le Québec n'est pas la Flandre, et la Belgique n'est pas le Canada. Mais *«la connaissance de l'autre favorise la remontée en soi»*, soutient Gilles Pellerin, conscient avec raison de la pertinence de cet exercice.

Collaborateur du Devoir

SOURCE L'INSTANT MÊME

Gilles Pellerin

LUMIÈRES DU NORD
CORRESPONDANCE DE STEFAN HERTMANS ET GILLES PELLERIN
Préface de Luc Devoldere
L'Instant même
Québec, 2007, 144 pages

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

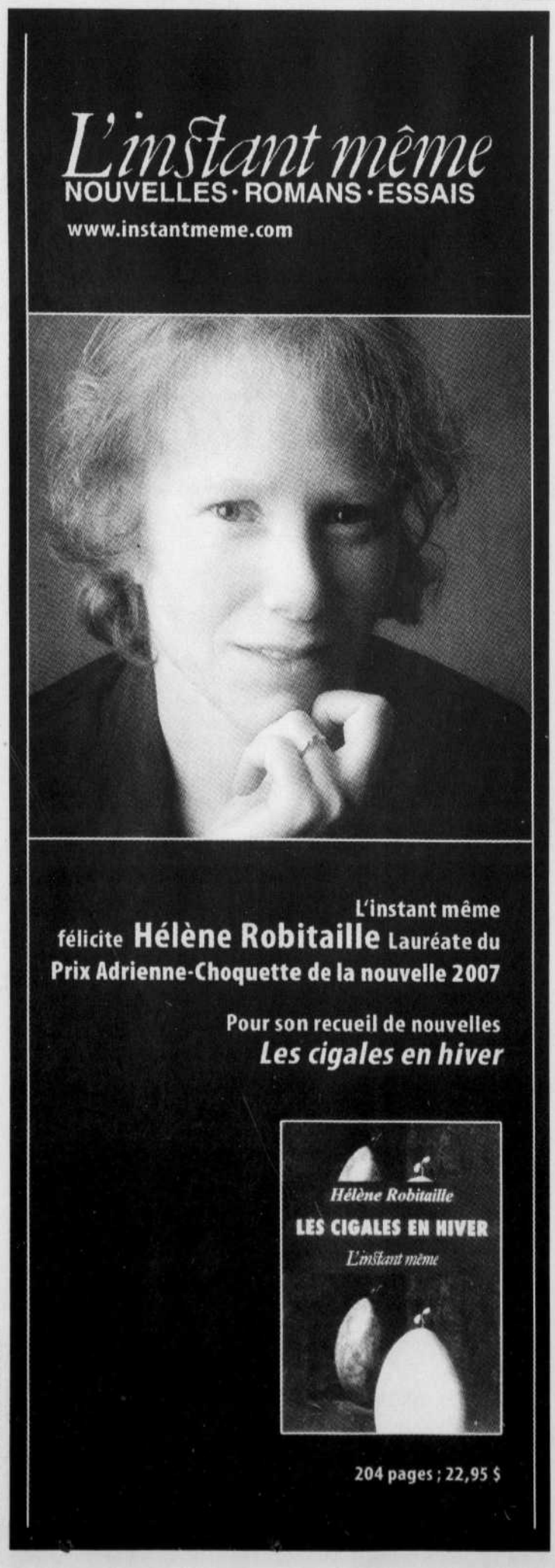
CASINOS

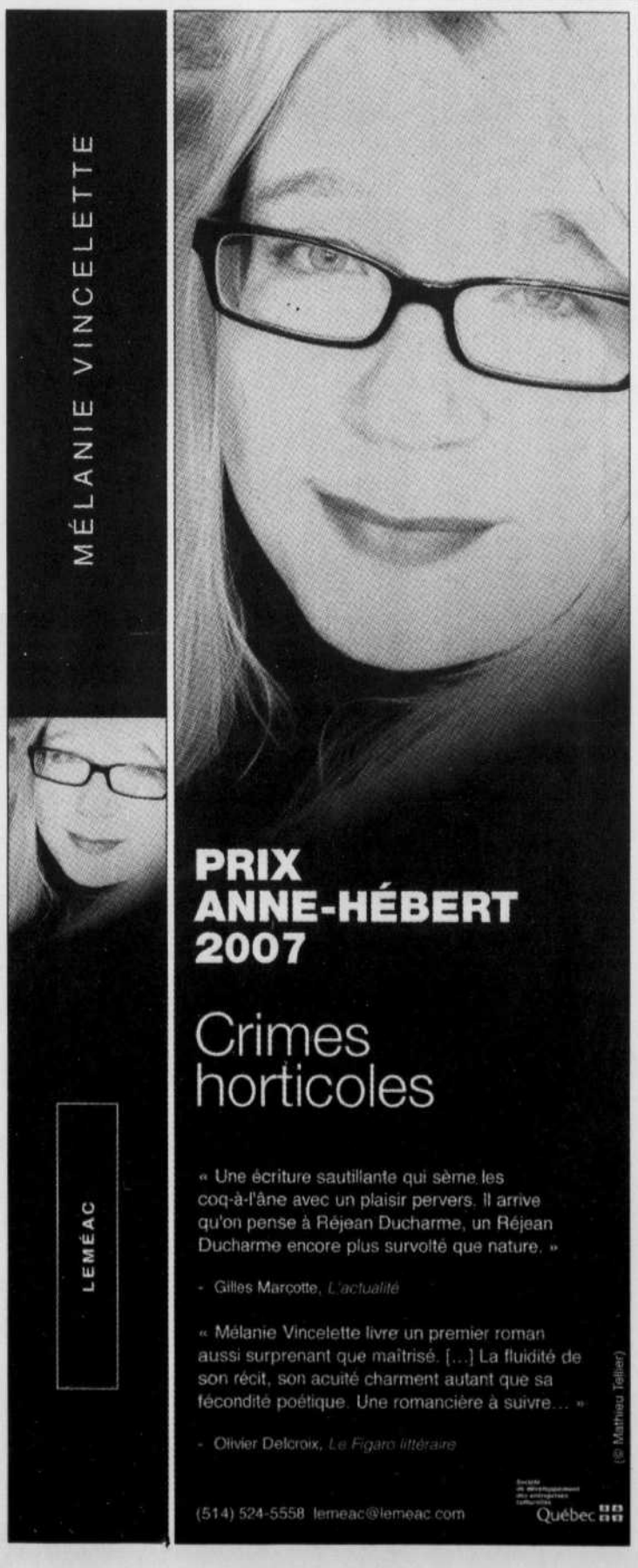
SUITE DE LA PAGE F 1

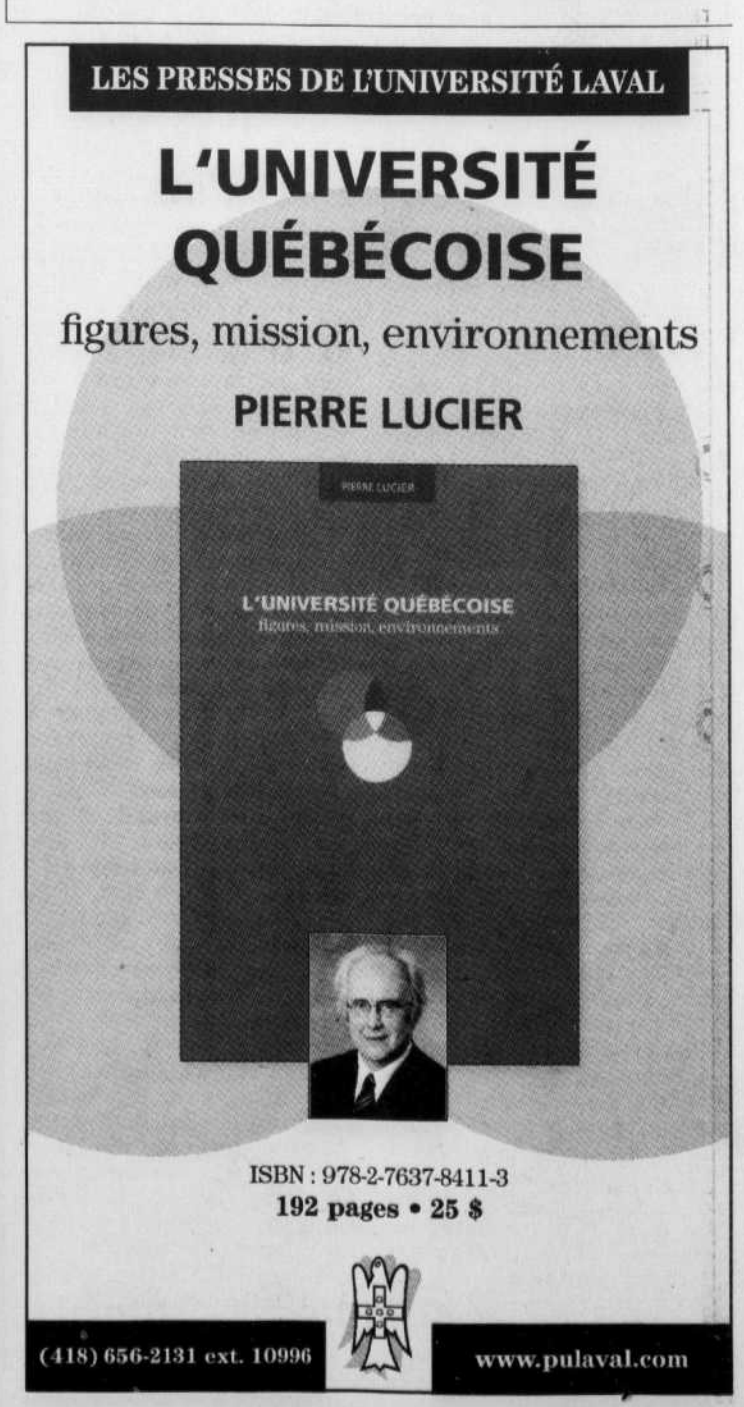
Québec). Avec cette équipe, elle s'est opposée au projet *«de Las Vegas cheap»* au cœur du quartier Pointe-Saint-Charles et elle milite en faveur de mesures visant à réduire les effets négatifs du jeu (interdiction de la publicité et des voyages de jeu organisés par Loto-Québec pour les retraités, diminution des heures d'ouverture des casinos, retrait des appareils de loterie vidéo des bars, formation du personnel des casinos en intervention auprès des clients en détresse, etc.). Elle fait, par cet engagement et avec son livre, œuvre utile.

louiscornellier@ipcommunications.ca

LES JEUX SONT FAITS
CONFESSIONS D'UNE EX-CROUPIÈRE
Éléonore Mainguy
Stanké
Montréal, 2007, 192 pages







LITTÉRATURE

Vie et mort de l'humanité

Danielle Laurin

Il en est à son 19e livre, en un quart de siècle. Tout en menant de front sa remarquable carrière d'acteur, il n'a jamais cessé d'écrire, et de récolter des prix littéraires. Comment fait-il, Robert Lalonde, à près de 60 ans, pour continuer à nous surprendre?

On connaît le fabuleux conteur. L'observateur attentif de la nature. Et l'écrivain à fleur de peau. Mais rarement a-t-on vu Robert Lalonde réunir de façon aussi magistrale ses atouts. *Espèce en voie de disparition* frôle le sublime.

Est-ce à cause du sujet? De la gravité du propos? La mort rôde dans les onze nouvelles qui composent ce recueil. La mort, ou ce qui lui ressemble, l'appelle: la perte, l'abandon, la disparition. Cela touche à la nature, autant qu'aux humains. Et cela nous bouleverse.

Pas de prêchi-prêcha, n'ayez crainte. Pas d'apitoiement non plus. Mais une grâce de style qui porte aux nues. Comment dire? Ça s'insinue par petites touches, comme si ça coulait de source.

Onze nouvelles. Onze petites histoires, parfois très courtes, et pourtant, tout y est. Tout, c'est-à-dire: les instants volés qui donnent un sens à la vie, et qu'on peine tant à nommer au quotidien. Le mal-être, aussi, qu'on balaie le plus souvent sous le tapis.

Peut-être faut-il des situations extrêmes pour se rendre compte qu'on tient à la vie? Qu'on tient à ses proches, aussi. Lisant *Espèces en voie de disparition*, on serait tentés de le penser.

Bien sûr, certaines histoires sont plus frappantes que d'autres, plus enveloppantes. Plus réussies. Celle qui ouvre le recueil, pour commencer. Et qui donne son titre au livre.

Un homme revient sur les traces de son passé. Ou plutôt, sur les traces de son père, mort avant sa naissance. Que s'est-il donc passé? Comment cet homme fort, chasseur aguerri et fin connaisseur de la nature, a-t-il pu se noyer tandis que sa promise, enceinte sans le savoir, l'attendait au chaud… Là, au milieu des éléments déchaînés, le fils reconstitue la scène, il le faut, depuis le temps que ça l'obsède. Il va même l'écrire, écrire l'histoire de son père, et de sa mère, une histoire d'amour grandiose, tragique, mythique, qu'il va nous donner à lire. Magnifique, vraiment.

À la toute fin du recueil, on reverra l'ombre de l'écrivain, son livre entre les mains. La boucle sera bouclée. Entre-temps, nous aurons, nous, lecteurs, fait la connaissance de gens plus ou moins ordinaires, qui, à un moment déterminant de leur existence, se seront révélés à eux-mêmes, par la force des choses.

Comme cet homme qui, sauvant la vie à une femme victime d'un accident, va lui-même renaître à la vie, à l'amour. Tandis que la rescapée, sa rescapée, reçoit les soins qu'il faut à l'hôpital, il est là, chez lui, il attend quelqu'un, son amour, et ne peut s'empêcher de s'inquiéter. *«J'ai aperçu vingt fois ta voiture qui plongeait dans le fleuve.»*

Fragilisé, l'homme ne peut non plus s'empêcher de s'enquérir, à répétition, de la santé de sa rescapée. Ne peut que lui dire, au bout du fil: *«Soyez prudente. Ne disparaissez plus! Ne disparaissez plus jamais!»*

Robert Lalonde d'ajouter: *«Tous ceux qui aiment ou qui sont aimés savent bien qu'ils peuvent disparaître trop tôt.»* Puis: *«Nous avons raccroché en même temps. Je me suis allongé de nouveau. Un merle a chanté — le premier arrivé, le premier de la saison. Et, presque aussitôt, j'ai entendu le moteur d'une voiture. J'ai couru à la fenêtre. C'était toi.»*

Il serait dommage de tout dévoiler ici. Mais plusieurs histoires du recueil remettent en question la place de l'amour dans nos vies. L'amour entre vieux y compris. L'amour entre hommes, aussi, sur lequel Robert Lalonde a déjà écrit, qui est au centre de son plus récent et émouvant roman notamment, *Que vais-je devenir avant que je meure?*, mais auquel il réserve ici ce qui pourrait ressembler à ses plus belles pages.

Il y a l'amour. Et le désir. Et la tendresse, dans *Espèces en voie de disparition*. La tendresse infinie d'un homme pour son ami au bord de la mort. Quelle nouvelle, que celle qui s'ouvre sur cette citation de Zachary Richard: *«Au large du cap enragé / au large de tout ce que j'ai perdu / tout ce que j'ai sauvé… »*

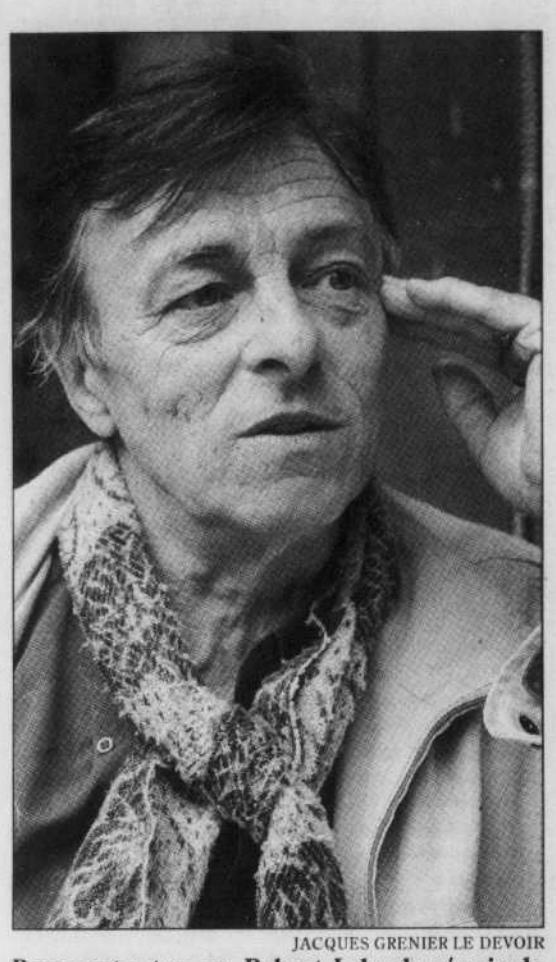
On est là, avec eux, le mourant agonisant qui sent le médicament, et l'autre, son ami. On est là, sur la batture, quand tombe la première neige. *«J'étais venu vivre ici pour ça. Serge était venu mourir ici pour ça: pour ce chant assourdissant du vent qui trompait nos peurs, pour l'infini réseau d'étoiles au-dessus de nos têtes, pour ce qu'un peu vite on nomme la paix, et qui est un tourment qu'il faut à tout prix dompter.»*

La nature, chez Robert Lalonde, n'est jamais accessoire, ne se contente jamais de servir de décor. Elle respire, elle s'exprime, exprime sa propre force, sa propre fragilité. Personnage à part entière, elle fait partie de l'histoire, notre histoire. Et elle est menacée de disparition, oui, tout comme nous.

Arrêtons-nous ici. On en a déjà trop dit. On est pressé, aussi. Pressé de vivre, intensément. De regarder, autour de soi, en soi. Pressé d'aimer. Et de dire ce que d'habitude on tait. C'est l'effet que ça fait, de lire *Espèces en voie de disparition*. L'effet que font les grands écrivains, ceux qui savent trouver le ton, les mots, la façon?

Collaboratrice du Devoir

ESPÈCES EN VOIE DE DISPARITION
Robert Lalonde
Boréal
Montréal, 2007, 197 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Rarement a-t-on vu Robert Lalonde réunir de façon aussi magistrale tous ses atouts d'écrivain que dans son dernier livre, un recueil de nouvelles intitulé *Espèces en voie de disparition*.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

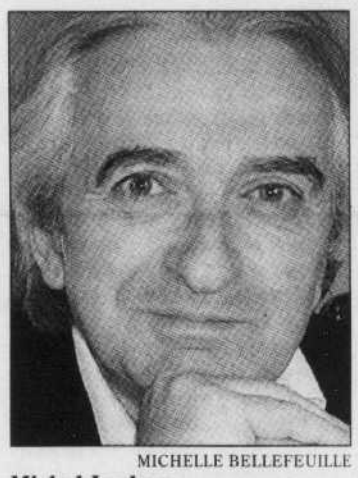
L'écriture buissonnière de Michel Leclerc

SUZANNE GIGUÈRE

«Qui serais-je, heureux? me demandai-je stupéfait d'accueillir en moi cette idée.» Jérémie, écrivain dans la cinquantaine à l'esprit chagrin et angoissé, s'enfuit quatre mois en Gaspésie, là où croit-il son éditeur ne risque pas de venir lui réclamer le roman promis depuis un an. *Un été sans histoire* raconte sur un ton à la fois grave et léger l'histoire d'un écrivain en mal de mots, égaré au milieu de sa propre vie et perpétuellement en fuite.

En quête de tranquillité et d'inspiration, Jérémie quitte Québec en direction de Blanche-Vallée, en Gaspésie, où il a loué pour l'été une maison océane. Il est accueilli par la fille du propriétaire, qui rentre d'un séjour de deux ans à Paterson, au New Jersey, où elle étudie la littérature américaine. Paterson. Une des bornes majeures de la poésie américaine du XXe siècle, le titre du grand œuvre de William Carlos Williams. Le poète fait partie des nombreux compagnons littéraires avec lesquels Jérémie écrit.

Au fil des semaines, Jérémie et Columbia s'apprivoisent. La littérature leur sert de passerelle et nourrit leurs discussions. Jérémie



MICHELLE BELLEFEUILLE

Michel Leclerc

représente le type même du romancier dilettante qui croit que *«l'écrivain véritable s'inscrit dans le temps long, celui d'une flèche qui monte verticalement vers d'autres hommes qui ne sont pas encore nés»*. D'où le différend profond qui l'oppose à son éditeur, *«le comptable des livres, qui lui imagine sa vie dans le temps bref, délimité par l'horizon d'une vie humaine»*.

Incité, provoqué, interrogé sur ce que raconte le roman sur lequel il planche, Jérémie ne sait quoi répondre: *«Comment aurais-je pu raconter ce qui ne s'entend pas et n'existe réellement qu'une fois le livre enfoui et disparu au fond de soi, parmi ces milliers d'épaves qui jonchent la mémoire, comme autant de stèles dressées en souvenir des mondes inventés?»*

Pour tout dire, l'écriture, jadis *«un effleurement»*, l'oppresse chaque jour davantage. Elle est devenue une malédiction, un supplice. Afin de se soustraire à son propre tumulte et échapper aux pesanteurs du réel, Jérémie part avec Columbia à Gaspé puis aux îles de la Madeleine. L'insouciance rieuse de la jeune Gaspésienne le ramène du côté de la vie: *«à force de vivre parmi les mots, privé du souffle des humains, je m'étais peu à peu descellé de moi-même»*. Leur escapade sur fond de paysages marins se transforme en espace de jouissances. *«Je cherchai dans les bras de Columbia l'effrayant désir de tout.»*

De retour à Blanche-Vallée, l'angoisse de Jérémie refait surface. Marionnette étranglée dans ses fils mêmes, il replonge dans ses obscurités intérieures. Il y a chez lui comme un empêchement de vivre. *«Il est si compliqué de vivre, de faire semblant de vivre quand tu resplendis de lumière* [...] *je vis dans la stupeur des rêves, sous l'horizon étêté de ma vie.»*

Roman sur la fatigue d'un écrivain au bord du vide, *Un été sans histoire* n'est pas aussi triste qu'il y paraît. Les personnages observent la vie avec un sourire en coin. L'humour et l'ironie ne sont jamais très loin. Écrit dans un style à la fois précis et flottant, comme si la dérive de Jérémie était aussi celle de l'écriture, *Un été sans histoire* est balayé par un souffle poétique qui dessine la beauté de la nature du Bas-du-Fleuve (vallées onduleuses, sentiers couverts d'épilobes mauves, maisons fardées de bleu avec des volets peints de genévriers, douceur des baies sablonneuses).

Somme toute, Michel Leclerc, surtout connu pour sa poésie (sept recueils publiés), signe avec *Un été sans histoire* un roman au désespoir souriant, riche, organique et délicieux. L'auteur réside à Québec.

Collaboratrice du Devoir

UN ÉTÉ SANS HISTOIRE
Michel Leclerc
Hurtubise HMH
Montréal, 2007, 248 pages

GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL 2007

Règlements

NATURE DU PRIX
Le prix consiste en une bourse de 15 000 $ offerte par la Ville de Montréal à l'auteur ou aux coauteurs d'un ouvrage de langue française ou anglaise pour la facture exceptionnelle et l'apport original de cette publication.

CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ
Tout ouvrage de langue française ou anglaise (de création, d'analyse, de compilation ou de référence littéraire, artistique ou sociohistorique), publié pour la première fois* entre le 1er octobre 2006 et le 30 septembre 2007 par un auteur ou par un éditeur domicilié sur le territoire de la Ville de Montréal, est admissible.

MODALITÉS D'INSCRIPTION
Les ouvrages admissibles doivent être inscrits en bonne et due forme sur le formulaire d'inscription, au nom des auteurs, par leur éditeur. Ils devront être déposés en sept exemplaires, **entre le 1er et le 11 mai 2007 pour les ouvrages publiés entre le 1er octobre 2006 et le 31 mars 2007. Quant aux ouvrages publiés entre le 1er avril et le 30 septembre 2007, ils devront être reçus au plus tard le 1er octobre 2007.**

Pour obtenir le formulaire d'inscription ou pour tout renseignement complémentaire, consultez le site Web : **ville.montreal.qc.ca/culture *Littérature** ou encore adressez-vous à :

Normand Biron, Commissaire
Direction du développement culturel
Grand Prix du livre de Montréal
Ville de Montréal
801, rue Brennan, 4e étage
Montréal (Québec) H3C 0G4
nbiron@ville.montreal.qc.ca
514 872-1160

*Les livres de poésie et les essais contenant des fragments déjà parus dans des revues sont admissibles.

Montréal

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- Livres d'art et de collections
- Canadiana
- Livres anciens et rares
- Bibliothèque de la Pléiade
- Littérature
- Philosophie
- Sciences humaines
- Service de presse

Achetons à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca
NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Olivieri librairie•bistro

Olivieri
Au cœur des débats

Mardi 17 avril à 19h00

Entrée libre
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

LA PROSTITUTION JUVÉNILE : ses rouages, ses principes, ses ravages

Causerie avec

RICHARD POULIN
Auteur notamment de *Enfances dévastées – L'enfer de la prostitution*, (L'Interligne)

MICHEL DORAIS
Auteur notamment de *Jeunes filles sous influence – Prostitution juvénile et gangs de rue*, (VLB)

ANIMATRICE
Arianne Émond

RÉCF
Organisé par le Regroupement des éditeurs canadiens-français

ARCHAMBAULT.ca
PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: 3 au 9 avril 2007 — QUEBECOR MEDIA

ROMAN

1	ÉVANGÉLINE ET GABRIEL	Pauline Gill (Lanctôt)
2	MAUDIT QUE LE BONHEUR COÛTE CHER	Francine Ruel (Libre Expression)
3	EDNA, IRMA ET GLORIA	Denise Bombardier (Albin Michel)
4	OSCAR ET LA DAME ROSE	Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
5	LA PART DE L'AUTRE	Éric-Emmanuel Schmitt (Livre de Poche)
6	LA FILLE DU PASTEUR	Sonia Marmen (JCL)
7	LA FORTERESSE DIGITALE	Dan Brown (Lattès)
8	LE VIDE	Patrick Senécal (Alire)
9	ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR?	Francine Ruel (Libre Expression)
10	SONDE TON CŒUR, LAURIE RIVERS	S. Bourguignon (Québec Amérique)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	COMMENT NOURRIR SON ENFANT	Louise Lambert-Lagacé (Éd. de l'Homme)
2	LE TOMBEAU DE JÉSUS: DÉCOUVERTE	S. Jacobovici / C. Pellegrino (Michel Lafon)
3	LE MEILLEUR DE SOI	Guy Corneau (Éd. de l'Homme)
4	CES FRANÇAISES QUI NE GROSSISSENT…	Mireille Guiliano (Michel Lafon)
5	FRENCH KISS	Chantal Hébert (Éd. de l'Homme)
6	TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE: DE…	J.-C. Barreau / G. Bigot (Livre de Poche)
7	LA CHIMIE DES DESSERTS	C. Blais / Ricardo Larrivée (La Presse)
8	QUATRE ACCORDS TOLTÈQUES	Miguel Ruiz (Jouvence)
9	LES SECRETS DE NORAH	Norah Shariff (JCL)
10	QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT…	Michèle Cyr (Transcontinental)

JEUNESSE

1	LÉONIS T. 9: LE ROYAUME D'ESA	Mario Francis (Intouchables)
2	ERAGON T. 2: L'AÎNÉ	Christopher Paolini (Bayard)
3	LES NOMBRILS T. 2: SALE TEMPS…	Delaf / Dubuc (Dupuis)
4	IL ÉTAIT DEUX FOIS: CORRIDA…	Collectif (Boomerang)
5	DARNAN T. 5: LES MÉTAMORPHOSES	Sylvain Hotte (Intouchables)
6	JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 2	India Desjardins (Intouchables)
7	FUNESTE DESTIN T. 12: PÉNULTIÈME	Lemony Snicket (Héritage)
8	ÉLOIK T. 1: ÉVEIL DU RÊVEUR	S. Lévesque / M. Bois (Vents d'Ouest)
9	IL ÉTAIT DEUX FOIS: DE MOCHE À…	Collectif (Boomerang)
10	AMOS DARAGON T. 1: PORTEUR DE…	Bryan Perro (Intouchables)

ANGLOPHONE

1	THE SECRET	Rhonda Byrne (Beyond Words)
2	THE LAST TEMPLAR	Raymond Khoury (Signet)
3	THE AMBLER WARNING	Robert Ludlum (St. Martin's Press)
4	THE ROAD	Cormac McCarthy
5	FALSE IMPRESSION	Jeffrey Archer (St. Martin's Press)
6	AT RISK	PatriciaCornwell (Putnam Berkley)
7	HONEYMOON	J. Patterson / H. Roughan (Warner Books)
8	THE LAST SPYMASTER	Gayle Lynds (St. Martin's Press)
9	THE LINCOLN LAWYER	Michael Connelly (Warner Books)
10	CELL: YOUR NUMBER IS UP	Stephen King (Pocket Books)

les escapades culturelles Archambault
Escapade symphonique à BOSTON
25 au 27 mai
SOIRÉE D'INFORMATION
Archambault Ste-Catherine (angle Berri)
Le mardi 8 mai 2007 à 19 h
R.S.V.P.: 514 380.3113

LITTÉRATURE

Mon nom est Légions

Louis Hamelin

Vimy, *vidi, vici*. Il était temps que la semaine finisse... Encore un peu et le couvercle sautait. Quelle incroyable collection de sornettes! Un pas supplémentaire a été franchi dans la réécriture de l'histoire du Canada. Après John A. Macdonald qui, le nez dans son verre de gin, fonde une utopie multiculturelle, voici Vimy, geste fondatrice du bras armé du vieux dominion. Admettons que les petits gars aient couru à la mort tout joyeux parce que placés pour la première fois sous commandement canadien. Mais que l'imbécile boucherie de 14-18 rejoigne aujourd'hui Don Cherry et la bière Canadian au panthéon du nationalisme canadien, c'est à lever le cœur. Stephen Harper: *«Quand la cause est juste...»* Peter MacKay: *«Un sacrifice utile... comme en Afghanistan.»* Michaëlle Jean: *«Un idéal de justice et de liberté...»* On parle bien de la guerre de 14? De cet incroyable massacre collectif déclenché par un jeu d'alliances entre têtes couronnées? Aucun dictateur fou ne menaçait de s'emparer du continent à l'époque. Le roi George V et le Kaiser étaient quelque chose comme des cousins et entre l'Atlantique et l'Oural, la tradition voulait qu'on s'entretuât en famille par immenses masses humaines interposées. Le Canada n'est pas allé défendre la démocratie en Europe. Il a porté secours à l'empire anglais qui, tout en engraissant les maharadjahs, laissait crever les centaines de millions d'habitants de l'Inde, et à l'empire français qui au même moment était occupé à «pacifier» le Maroc et à coloniser l'Algérie. S'il vous plaît, gardez donc votre idée d'une guerre juste pour la suivante... Et encore.

Nos historiens ont parfois fait leur travail, nous rappelant (Carl Bouchard) que la conquête de la crête de Vimy s'était avérée *«à peu près inutile»* et que cette bataille ne représentait (Roch Legault) somme toute qu'une *«diversion»*. Ça nous fait une belle jambe de bois, ça, non? Alors pleurons les six d'hier et transformons les 3600 d'il y a longtemps en chair à symbole. Et demandons aux maîtres d'école de Toronto de nous en dénicher 3600 autres, volontaires pour des vacances en France et quelques séances de bourrage de crâne aux frais de la reine, histoire de préparer la relève. Mais j'espère qu'il se trouvera aussi quelqu'un pour leur apprendre, entre deux leçons patriotiques et deux couplets de propagande, qu'un jeune homme de 20 ans, ça chie dans ses culottes quand un obus tombe tout près, et ça crie maman au moment de mourir.

Pour savoir comment ça se passe vraiment au ras des coquelicots, ils devront, idéalement, se méfier de plus en plus de cette bouillie pour les chats typiquement orwellienne (*«La guerre, c'est la paix»*) que leur servent les Michaëlle Jean et les Pistol Pete MacKay, et se tourner du côté de la littérature. Ben oui. La littérature. Qui, comme par hasard depuis quelques années, est occupée à (re)découvrir la Grande Guerre, avec cette même délectation teintée de nostalgie qu'éprouve l'amateur de hockey à qui on repasse le premier match de la finale de 1976 entre le Canadien et les Flyers. La mise en échec de Robinson sur Gary Dornhoffer (un nom de Boche, en passant). Pas de casques. Votre première réaction est de penser: le gars est mort. En tout petits morceaux... Et la seconde: Wow! C'était vraiment une autre époque.

Un épisode mal connu

Cette stupidité qu'on a appelée Grande Guerre et qui, du point de vue de l'Angleterre et de la France, était une manière d'empêcher l'Allemagne de réclamer sa part dans le dépeçage de l'Afrique (sans compter que la France avait encore l'Alsace-Lorraine sur le cœur) aura eu deux conséquences directes qui, avec le recul, n'apparaissent pas totalement insignifiantes: la révolution d'Octobre en Russie et la Seconde Guerre mondiale. Combien de millions de morts, au total, attribuables à ces deux événements historiques? 75? 80? C'est à la charnière de ces deux chocs gigantesques que se situe le très remarquable roman de James Meek, *Un acte d'amour*. Sitôt l'Autriche-Hongrie démembrée et l'Allemagne mise à genoux et égorgée par le traité de Versailles, les capitalistes des pays occidentaux ont commencé à voir les Rouges dans leur soupe. De nombreux jeunes hommes n'auront même pas le temps de désarmer avant d'être expédiés en Ukraine et en Biélorussie pour arrêter la lame de fond bolchevique. C'est un épisode plutôt mal connu, qui a donné son sujet au *Capitaine Conan* de Bertrand Tavernier mais se conjugue mal avec les cocoricos officiels, peut-être parce que le corps expéditionnaire des démocraties était cette fois, sans l'ombre d'un doute possible, l'agresseur. Ou parce que la situation sur le terrain était si compliquée que, dans ces conditions, il devient parfois difficile de continuer à bien distinguer le Bien du Mal, catégories chères à nos dirigeants.

Un acte d'amour est un thriller d'horreur qu'une écriture superbe déguise en grand roman russe

Prenez les Tchèques. La compagnie à laquelle appartient le lieutenant Mutz, pour être plus précis. Elle se bat d'abord avec les Austro-Hongrois contre les Russes. Puis la compagnie est capturée et emmenée vers l'arrière. La plupart des hommes acceptent, au bout d'un moment, de rejoindre les rangs de la Légion tchèque pour se battre aux côtés des Russes contre les Autrichiens et... les Tchèques. Survient la Révolution. Les Russes demandent alors aux légionnaires tchèques de faire comme eux et de tourner leurs fusils contre les Russes. Enfin, d'autres Russes. Entre-temps, la future Tchécoslovaquie, débarrassée de ses maîtres autrichiens par les puissances de l'Ouest, demande à la Légion tchèque, coincée au fond de la Russie, d'attaquer l'Allemagne. Comment faire? Simple comme bonjour. Il suffit de parcourir 9000 kilomètres, de s'embarquer à Vladivostok, de traverser l'océan Pacifique, puis le continent américain, puis l'océan Atlantique, puis la France, et le tour est joué. Parlez-moi d'une guerre mondiale!

Ils resteront plutôt bloqués dans un village du nord de la Sibérie à attendre un assaut imminent de l'Armée rouge. C'est là que nous les retrouvons, à la page 45 du roman. Entre-temps, la compagnie a perdu exactement 70 hommes, 70 morts que James Meek va prendre le temps de nous montrer une à une pendant quatre pages qui résonnent comme un galop de cavalerie. Que vous mourriez la trachée pleine de sang ou la jambe bouffée par la gangrène ne fait pas une très grande différence pour les généraux de Vimy et de toujours. Sauf que vous n'êtes pas en train de regarder un monument. Vous êtes dans une histoire. Le roman, c'est ça: un antidote aux statistiques.

Un acte d'amour est un thriller d'horreur qu'une écriture superbe déguise en grand roman russe. On y trouve une solution radicale pour éliminer les hormones responsables des pulsions guerrières chez les jeunes gens. Et le capitaine Matula, ce sombre «Pizarro tchèque» qui est aussi un hybride du Stavroguine de Dostoïevski et du colonel Kurtz: *«Nous nous sommes battus pour l'empereur des Autrichiens contre l'empereur des Russes. Nous avons combattu pour l'empereur des Russes contre l'empereur des Autrichiens. Nous avons combattu pour la Terreur blanche des monarchistes contre la Terreur rouge des bolcheviques. Nous avons combattu aux côtés de socialistes révolutionnaires et de cosaques contre des cosaques et des socialistes révolutionnaires. Et je suis fier de pouvoir vous dire aujourd'hui que nous n'avons jamais trahi nos idéaux.»* Je comprends maintenant où s'en va Pistol Pete quand il compare la crête de Vimy aux collines de Kandahar.

hamelin3chouette@yahoo.ca

UN ACTE D'AMOUR
James Meek
Traduit de l'anglais par David Fauquemberg
Métailié
Paris, 2007, 437 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'animisme des mécréants

MICHEL LAPIERRE

Jadis, nos anticléricaux cachaient-ils une religiosité insoupçonnée et nos soi-disant progressistes un obscurantisme latent? C'est l'unique question que l'on se pose en lisant *Marie-Ève! Marie-Ève!*, d'Adrien Thério (1925-2003), un livre d'un autre âge qu'André Vanasse, au fait de la littérature du terroir, vient de rééditer. Le critique littéraire signe une préface érudite mais s'abstient, hélas, de répondre à la question qui brûle les lèvres!

Le roman consacré aux mœurs paysannes du Chemin-Taché à Saint-Cyprien, une paroisse du Bas-du-Fleuve, a d'abord paru en 1983. Vous avez bien lu: il remonte à une vingtaine d'années seulement.

L'action se situe au XX[e] siècle, pour une bonne part après l'avènement de la télévision. En remuant ses souvenirs, une dame de quatre-vingt-huit ans, Carmélia, native du Bas-du-Fleuve, comme Thério lui-même, signale qu'elle regardait *Les Belles Histoires des pays d'en haut* avec son mari Émile, un menuisier. Le monde rural contemplait sa pérennité au petit écran dans un nombrilisme innocent.

Carmélia a eu la chance de fréquenter l'école jusqu'à la septième année et de se distinguer du milieu arriéré dont elle était issue. Elle a lu Delly, Henry Bordeaux et même Zola. Dans la longue lettre que constitue le roman, elle raconte sa vie à Claude, un homme de sa paroisse. Plus jeune qu'elle, il écrit des contes dans un journal de la région et a publié un livre sur le Chemin-Taché.

En se confiant à Claude, la vieille paysanne insiste sur la tragédie qui a marqué sa vie: les graves troubles de comportement que sa fille, Marie-Ève, a connus à l'adolescence. S'agissait-il de la schizophrénie ou d'une autre maladie mentale? Forte tête de la paroisse, notre lectrice de Zola aurait pu se poser la question. Mais le mot «psychiatrie» ne faisait pas partie de son vocabulaire.

L'adolescente commençait à perdre la lucidité. *«C'est alors que j'ai cru qu'elle était possédée du diable»*, avoue Carmélia qui, du même souffle, reconnaît ne pas croire à l'existence de cet être maléfique. L'ambivalence pousse la mécréante illogique à demander au curé d'exorciser le démon qui, selon elle, habite le corps de Marie-Ève!

Le curé croit que la jeune fille expie les péchés de sa mère. La narratrice reproche brutalement au prêtre de manquer de charité en laissant mourir Marie-Ève au lieu de faire un exorcisme, pratique dont la femme aux idées prétendument avancées ne devrait pourtant pas reconnaître l'efficacité. La pauvre malade finit par s'éteindre en nous délivrant du même coup de la lecture d'un roman indigeste et sans style. Vlan! le démon se sauve!

Marie-Ève! Marie-Ève! nous porte à croire qu'Adrien Thério, souvent défini comme un libre penseur, restait curieusement séduit par un animisme paysan qui, par l'étroitesse d'esprit, rivalisait avec la forme la plus étriquée du catholicisme québécois.

Collaborateur du Devoir

MARIE-ÈVE ! MARIE-ÈVE !
Adrien Thério
XYZ
Montréal, 2007, 160 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Le plaisir, ça vous dit quelque chose?

Gilles Archambault

Nul n'en saurait douter bien longtemps, nous vivons à une époque où domine, sur fond de je-m'en-foutisme, un redoutable esprit de sérieux. Le moindre susurreur d'ineptes babillages a des opinions sur à peu près tout.

Le prince de Ligne est un excellent antidote à cette contamination. Né en 1735 à Bruxelles, mort en 1814 à Vienne, il est l'écrivain cosmopolite par excellence. Chargé de missions diplomatiques entre autres assignations, il tenait l'Europe pour son territoire.

Ayant eu la chance de naître dans une condition sociale qui favorisait sa propension aux plaisirs, il a eu la bonne idée de consigner dans de multiples écrits sa philosophie de vie. De ce qui peut paraître un fatras émergent *Les Fragments de l'histoire de ma vie*, *Mes écarts* et *Les Contes immoraux*.

Le lecteur d'aujourd'hui ne s'ennuie pas à la lecture de ce mémorialiste qui avouait ne jamais se relire. *«Je ne regrette rien. Je ne me repens de rien. Je jouis de tout.»* Il écrit à la diable. On chercherait en vain chez lui la justesse de ton d'un Vivant Denon ou d'un Voltaire. Mais quelle verve! Il disait qu'il aimait *«les gens distraits, c'est une marque qu'ils ont des idées»*.

Amateur de femmes, il en connaîtra une panoplie dans toutes les cours d'Europe. Il raconte comment son père l'entraîna dans le mariage: *«J'arrive dans une maison où il y avait quantités de jolies figures épousées ou à épouser. On me dit de me placer à table à côté de la plus jeune. J'appris par mes gens qu'il s'agissait de mariage pour moi... J'avais dix-huit ans et ma femme quinze... C'est ainsi que se fit ce qu'on prétend être la chose la plus sérieuse de la vie.»*

Peu d'épouses furent plus souvent trompées que la sienne. Refusant obstinément de payer pour les faveurs d'une femme, il multiplia les aventures. S'ennuie-t-on à prendre connaissance de ses prouesses à répétition? Pas le moins du monde. Il a beaucoup d'humour, sait se donner tort, n'oublie pas ses ridicules. Il n'est surtout pas un homme de lettres. *«Mes éditeurs, ne vous donnez pas la peine de réformer mes répétitions, s'il y en a... Mes lecteurs, passez-les, si vous avez assez de mémoire pour vous en ressouvenir.»*

Négligé par un père autoritaire, Ligne aima ses enfants. Sa fille l'éblouit par sa finesse, son intelligence. À son fils, Charles, il écrit: *«Il serait joli que nous eussions ensemble une petite blessure.»* À la mort de ce dernier, il est inconsolable.

Jean-Paul Enchoven dit, dans *Les Enfants de Saturne*, que *«la jeunesse fut le seul bien dont il se dépouilla à regret»*. Tout chez cet homme respire la joie de vivre. Il se vante inconsidérément à l'occasion, mais c'est pour mieux se moquer quelques pages plus loin. S'il est né sous de bons augures, sa vie n'en est pas moins traversée de contrariétés. Le monde qu'il avait connu s'était écroulé, il avait eu la malchance de vivre trop longtemps.

«La vie est un rondeau. Elle finit à peu près comme elle a commencé, les deux enfances en sont la preuve.» Dans son vieil âge, il écrivait aussi: *«Que je serais heureux si la gloire militaire m'avait traité aussi bien que l'amour.»*

L'édition des *Œuvres* du prince de Ligne qui nous est offerte par les Éditions Complexe constitue une excellente introduction à une production trop prolixe pour le lecteur de 2007. Comme telle, toutefois une passionnante introduction.

Collaborateur du Devoir

ŒUVRES
TOMES I, II ET III
Charles-Joseph, prince de Ligne
Éditions Complexe
Bruxelles, 2006, respectivement, 405, 346 et 456 pages

DES MOTS ET DES SONS

JEUDI 19 AVRIL, 19 h 30
Lecture-concert inspirée par
l'ANGLETERRE et L'ÉCOSSE
avec l'écrivaine **Christiane Lahaie**
et le musicien **Michel G. Côté**

Maison des écrivains
3492, avenue Laval
Sherbrooke
Entrée gratuite. Réservation obligatoire
Renseignements et réservations au 514 849.8540
www.uneq.qc.ca

UNEQ 30 ans
Union des écrivaines et des écrivains québécois
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL 50

NUMÉRO PRINTEMPS-ÉTÉ 2007. **En kiosque.**
ARGUMENT
Le Canada en guerre
Des analyses de
:: Yves Couture
:: Marc-André Boivin
:: Francis Dupuis-Déri
Abonnez-vous sur :
www.revueargument.ca

La librairie Le Fureteur
et les éditions CIDIHCA
vous invitent à rencontrer
Jean-François Sénéchal
auteur du livre
Le mythe révolutionnaire duvaliériste,
le dimanche 15 avril de 14h à 16h.
LIBRAIRIE LE FURETEUR
25, rue Webster, Saint-Lambert (Québec) J4P 1W9

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC 2007
www.silq.org
CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC
11 AU 15 AVRIL

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La Société des Amis de Régis Jauffret

Un 14e roman qui prend la forme d'une constellation sombre

CHRISTIAN DESMEULES

C'est un gros roman multiple et impitoyable dans lequel l'amour est une chose vulgaire et où le bonheur n'existe pas. Ou alors s'il existe, c'est à la façon d'une chanson dont on a oublié depuis longtemps les paroles. C'est sombre, ça traque l'affreuse petite bête sale et méchante qui sommeille en chacun de nous. Et on en redemande.

Régis Jauffret, écrivain français né à Marseille en 1955, aime à pousser à son paroxysme la violence qui colore souvent les rapports humains — sociaux, sexuels, amoureux. Il se mettait dans la peau d'un violeur maniaque dans *Histoire d'amour*, dans celle d'une infirmière infanticide dans *Clémence Picot* (Verticales, 1998 et 1999). Un peu moins noir, *Univers, univers* explorait en 2003 le tourbillon des existences virtuelles d'une ménagère le temps qu'un gigot d'agneau cuise au four, tandis qu'*Asiles de fous* (Gallimard, 2005, prix Femina) reprenait le fil des détresses familiales. Des fictions exponentielles souvent peuplées d'êtres inadaptés ou désespérés qui sont emmurés dans leur solitude, de simples citoyens talonnés par la folie ou de psychopathes qui sont à deux doigts du passage à l'acte.

Le fond de commerce de Jauffret? Le registre de la bêtise, de la grisaille du couple ou du travail, du petit fascisme ordinaire, de la misère du quotidien et des horizons bouchés. Les petites vies. Tout ce qui porte les habits d'un certain désarroi contemporain et qui pourrait le rapprocher de Michel Houellebecq — sans toutefois faire de lui un nouveau nihiliste ou un professeur de désespoir.

Un formidable ventriloque

Régis Jauffret est une machine à inventer des histoires. Une sorte de Perec sans l'ironie et le côté cartographe systématique. *«C'est un fichier des Renseignements généraux à lui tout seul»*, écrivait à son sujet Jean-Luc Douin dans *Le Monde* du 8 février dernier. Son œuvre suscite des ferveurs capables d'engendrer d'autres romans, comme *La Société des Amis de Clémence Picot*, de Philippe Adam (Verticales, 2003).

Cinq cents histoires courtes

Quatorzième roman de Jauffret, *Microfictions* a pourtant toutes les apparences d'un recueil de nouvelles. Cinq cents histoires courtes, témoignages, dépositions, monologues qui se déclinent invariablement sur une page et demie. Cinq cents «microfictions» qui sont comme autant de tentatives, explique-t-il, de faire entrer la vie d'un homme ou d'une femme dans une *«goutte d'eau»*.

Résultat? Un livre rempli de personnages *«jusqu'à la gueule»* (*dixit* Jauffret). Une galerie fascinante de laissés-pour-compte, de solitaires et d'asociaux. L'auteur de *Fragments de la vie des gens* prouve encore une fois combien il est un formidable ventriloque. *«Mon imaginaire souffrait d'une hémorragie que je devais injecter continuellement dans des phrases»*, fait-il dire à l'une de ses créatures.

Les couples s'y séparent, s'entretuent ou s'ennuient, les parents abusent de leurs enfants, tandis que les écrivains sucent la moelle de leur entourage. Solitudes, dérives, perversions. Personne n'y est heureux, serein ou indemne. L'humanité telle que vue à travers les lunettes brunes de Régis Jauffret n'est pas une sinécure. La vie est une maladie transmissible sexuellement, et la France, *«patrie de la délation»* et Prozac nation, en prend bien entendu pour son rhume. *«L'existence est une guerre permanente qui peut durer cent ans comme douze, et s'achèvera de toute façon par une défaite.»*

On peut y trouver des morceaux de futuroscopie pessimiste (*Cafards et écologie*) ou la confession d'un enseignant qui méprise ses élèves *«comme un patron ses employés»* (*Alcoolisme et enseignement*), des instants de poésie sensible comme ces après-midi à la FNAC d'une jeune immigrante qui va y regarder des films en entier sur écran géant: *«Mais souvent le son est coupé.»* La plupart des histoires de *Microfictions* se déclinent avec la froideur du constat d'échec: *«Ma femme est une harpie. Je suis un monstre. Nous nous aimons.»* Et il ajoute: *«Notre couple est l'une des innombrables cellules qui constituent la société. Nos enfants sont perturbés, ils ont dans la tête plus de marques et de logos que de théorèmes et de conjugaisons.»* Comment résumer cinq cents petites histoires tordues et dépareillées, sinon en essayant de poser le doigt sur ce qui relie cette constellation sombre?

Le mieux est encore de le lire, de l'aimer, et d'adhérer sans attendre, pourquoi pas, à la Société des Amis de Régis Jauffret.

Collaborateur du Devoir

MICROFICTIONS
Régis Jauffret
Gallimard
Paris, 2007, 1026 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Le mystère des traces

Livre admirable sur l'identité, sur la conscience en acte!

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans *Notions de base*, que Petr Král publiait en 2005, Milan Kundera rendait hommage à son compatriote: *«C'est notre cécité, cécité existentielle, qui rend le monde autour de nous si mystérieux. À sa façon discrète, Petr Král écarte le voile.»* Un opus de la même matière, sinueuse et inventive, s'intitule *Enquête sur des lieux*. Ce récit d'amateur, au sens plein, évoque la lenteur et la suavité d'un écrivain exilé, qui vient de retrouver Prague et sa patrie, tellement changées.

Livre admirable sur l'identité, sur la conscience en acte! Rien n'est plus touchant qu'un tel regard, déchirant la banalité. Écoutez percer la petite musique tapie. Voir la beauté dans le fouillis d'herbe qu'est la pensée, en notre langue, c'est un cadeau.

On connaît l'histoire tchèque, mais celle d'un poète se lit différemment. Král, né en 1941, résidait à Paris depuis 1968. Devant la matérialité du monde, ses lieux, ses tanières, ses portes, ses couloirs, la substance incertaine fixe son esprit penché, arrêté à *«respirer un peu plus à travers eux»*.

Ce récit plein d'ambiance explore l'ampleur de l'habitat et les signes qui répondent à l'angoisse. Que faire? Où aller? Musique réversible des ruines muettes, le corps pense, marche, associe sensations et mémoire comme château de cartes.

Étrange siècle à suivre, ces émotions, drames et désirs: renaître ailleurs sans se perdre? À Paris? En Amérique? Suivre untel? Rejoindre tel autre? Král se sera fixé sans s'arrêter, éveillé au perpétuel possible. Avec le retour au pays natal, une boucle se ferme, non pas sur sa fin, mais comme un cycle, jadis forgé dans la négociation forcée avec le politique.

Du fragment à l'intime

Les langues tchèque et française s'écartent et se retrouvent ici, dans l'entrelacs du regard intime qu'un poète tisse avec le quotidien. Nul n'est besoin d'avoir lu les poèmes de Král, *Sentiment d'antichambre dans un café d'Aix* (POL, 1991) ou *Quoi? Quelque chose* (éd. Obsidiane, 1995), c'est à saisir. *Enquête sur des lieux* campe un état d'esprit libre, butant sur l'opacité du réel pour le multiplier.

Cette errance urbaine, menée seul, fait résonner l'écho de conversations amies, lectures discrètes, songes et souvenirs, un état continu. L'homme s'avère curieux des occurrences magiques, latentes, qui tissent au fond de soi les symboles et les rêves, et il s'ingénie à les lire, musardant, revenant sur ses pas et comparant les signes, malgré la distance et le temps.

Lautréamont, Breton et le groupe des surréalistes tchèques, leur esprit plane, simple clé pour ouvrir un trésor. Pénétrons dans l'antichambre; déjà l'espace s'éclaircit, infini sur place, dans chaque détail entretenu, peu importe où et quand. L'information est là, entre les lignes ou dans les photos et le dossier final, aux poèmes prémonitoires. Car une vie d'artiste ressemble à ses œuvres: la vie vient à lui par le prisme de sa création, plus que l'inverse. *«Le voici en train de se fabriquer un mythe minimal, sur mesure, qui serait en somme celui d'un vide plein.»*

Lire un authentique texte surréaliste, en 2007, est rare. Pourtant, le réel continue de s'embusquer sans nous. Chez un écrivain aguerri, les lieux — Prague, Pilsen, les États-Unis, Paris — servent à constater des «anomalies». Sous la sévérité des choses, avant que les histoires des gens ne les atteignent, des secrets du décor attendent d'être déchiffrés.

L'écriture du salut

Lire comme vaticiner. Tel est le propos exigeant de Král. Fascinante familiarité des maisons, des rues! En débusquer les passages, les creux, les vides n'est que manière d'interroger l'enfance, la liberté, la responsabilité de vivre. Sans heurter le silence qui les noie, ils s'ouvrent comme des huîtres, inépuisables, lourds comme *«un face-à-face muet de deux chiens de faïence»*. Dans une ambiance dormante, malédiction ou excès de vitalité, pour qui sait voir, les paradoxes foisonnent, surtout aux promesses de l'Amérique. Le poète prend alors rendez-vous à l'intérieur des choses.

Collaboratrice du Devoir

ENQUÊTE SUR DES LIEUX
Petr Král
Flammarion
Paris, 2007, 255 pages

Olivieri
librairie ▸ bistro

Olivieri
Au cœur des débats

Jeudi 19 avril à 19 h 00

Entrée libre
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

LE FÉDÉRALISME D'OUVERTURE : OASIS OU MIRAGE?

Causerie à l'occasion du lancement de ***Le Fédéralisme d'ouverture, recherche d'une légitimité canadienne au Québec,*** de Éric Montpetit, éditions Septentrion.

Avec le fédéralisme d'ouverture, Stephen Harper a créé la surprise. Pourquoi des Québécois ont-ils aussitôt été attirés par ces deux mots? Pourraient-ils apaiser l'inconfort québécois sans rouvrir la douloureuse question constitutionnelle?

ÉRIC MONTPETIT
Science politique, U. de Montréal.

ANTONIA MAIONI
Science politique, U. McGill.

CHRISTIAN ROUILLARD
Études politiques, U.d'Ottawa.

ANIMATEUR
DENIS SAINT-MARTIN
Science politique, U. de Montréal.

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«petite collection Liber»

392 pages, 18 dollars

Margaret Somerville
Le canari éthique
Science, société et esprit humain

216 pages, 14 dollars

Guy Ménard
Petit traité de la vraie religion

Le roman de l'été

« Les histoires d'amour sont souvent insignifiantes, engluées dans la guimauve des bons sentiments. Il faut s'en méfier, sauf si Grégory Lemay se mêle de nous les raconter. Cet écrivain presque nouveau s'en tire bien une fois encore, avec *Le roman de l'été*. »

- Réginald Marte, *La Presse*

« Jan, Flave et Pat, les membres d'une famille reconstituée aussi drôle qu'ambiguë, nous entraînent dans un jeu de narration volontairement décousu, mais dont le fil ne se perd jamais. »

- Stéphane Despatie, *Voir*

(© Maxime Leduc)

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

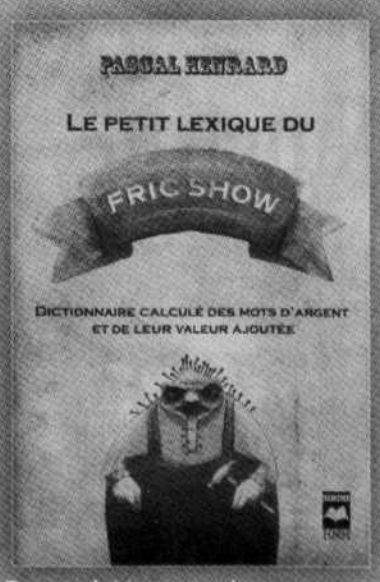
Québec

HURTUBISE HMH

Michel Leclerc
248 pages | 22,95 $
« Une histoire de fougue, de jeunesse, de création. »
Journal de Québec

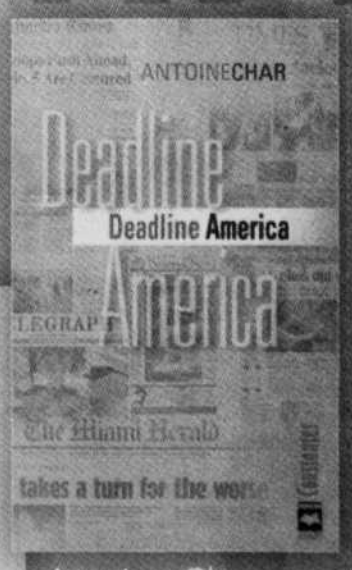
Pierre Gagnon
168 pages | 16,95 $
« Pure merveille pour voir la vie d'un autre œil. »
Journal de Montréal

Francis Malka
184 pages | 19,95 $
« Roman enlevant et intrigant. »
Entre les lignes



Pascal Henrard
96 pages | 12,95 $
« C'est drôle, bien pensé. »
Le Soleil

Jean-Claude Germain
168 pages | 17,95 $
Vingt-quatre historiettes savoureuses, dans une langue irrésistible.
– À PARAÎTRE LE 26 AVRIL



Antoine Char
240 pages | 24,95 $
« Antoine Char recueille des anecdotes, mais on aura compris qu'il s'agit aussi d'un prétexte pour tracer un portrait des États-Unis. »
Le Devoir

www.hurtubisehmh.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Les jeux de l'amour et du hasard en Nouvelle-France

Louis Cornellier

Dans ses *Mémoires d'un autre siècle*, Marcel Trudel a bellement résumé le sentiment de celui qui explore une époque ancienne: *«Devant cette Nouvelle-France du XVII[e] siècle, je suis comme un spectateur qu'un mur sépare de la scène. [...] J'entends des voix, mais les mots n'ont pas de suite. Je voudrais poser des questions, mais ils ne m'entendent pas, ils ne savent même pas que je suis là, à tenter de faire leur connaissance. Et je prétendrais connaître cette société?»* L'humilité, dans cette entreprise, est donc un devoir.

L'historien André Lachance le sait, lui qui se penche, dans *Séduction, amour et mariages en Nouvelle-France*, sur les *«relations intimes»* de nos ancêtres, sur *«leur façon d'aimer et d'être aimés»*..Spécialiste de cette période, Lachance pratique une histoire de type social qui néglige la narration des grands événements pour mieux s'attacher à *«découvrir comment ont vécu ceux et celles qui nous ont précédés et* [à] *connaître leurs pensées, leurs attitudes, leurs comportements»*. L'histoire qui l'intéresse, écrit-il, est celle qui *«a cessé d'être seulement un répertoire de faits pour devenir une enquête sur l'Homme du passé»*. Certains de ses ouvrages précédents, notamment *Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France* et *Vivre à la ville en Nouvelle-France*, montraient tout l'intérêt d'une telle approche.

La tâche, cette fois-ci, est d'autant plus difficile que, comme le remarque l'historien, *«il est rarement question des sentiments dans les documents»*. C'est en effet à partir des archives judiciaires de l'époque que Lachance entend reconstituer *«la dynamique affective»* de nos ancêtres. Elles sont bien sûr, à cet égard, limitées, mais elles ont le mérite de raconter des histoires, fussent-elles d'échec, et de nous dire *«avec plus ou moins de détails entre qui se sont établies des relations intimes, dans quelles circonstances et ce qui en a résulté»*.

Lachance évoque d'abord le contexte social. Il rappelle que, avant 1760, 33 000 immigrants sont venus dans la vallée du Saint-Laurent; 14 000 d'entre eux sont restés et 10 000 se sont mariés. Il mentionne l'audace de ces pionniers qui devaient supporter la dangereuse traversée de l'Atlantique et s'adapter à un nouvel environnement (grands espaces, maringouins, «spleen hivernal», déplacements en raquettes, etc.).

Dans ce nouveau monde, toutefois, la séduction, qui *«est une constante du comportement humain»*, ne disparaissait pas. *«Séduire»*, à l'époque, a un sens surtout négatif et signifie *«tromper l'autre»*. Les atouts utilisés ne surprennent pas. Chez la femme, la beauté importe et elle se caractérise par des rondeurs, la peau blanche, les cheveux longs, les lèvres rouges et les sourcils noirs. L'homme, lui, utilise de belles paroles et offre de petits cadeaux.

Parfois, cette entreprise se conclut par un mariage, mais c'est loin d'être toujours le cas et, alors, un double standard s'applique: la femme célibataire séduite risque le *«fatal embonpoint»*, avec le déshonneur et la pauvreté qui s'ensuivent, pendant que le séducteur, lui, est rarement condamné, sauf à entretenir le fruit de son aventure en cas de procès perdu.

À l'heure du mariage, en Nouvelle-France, les parents ont leur mot à dire, nous apprend Lachance, *«car l'union des deux jeunes gens liait deux familles»*. Chez les gens du commun, l'amour triomphe tout de même parfois, mais il n'est pas toujours la priorité. Il est fréquent, d'ailleurs, que la passion ne résiste pas à cette étape. Les durs labeurs et les grossesses multiples atténuent l'ardeur amoureuse, et l'Église fait le reste en conseillant fortement une centaine de jours par année d'abstinence sexuelle et une morale du devoir: *«Les rapports entre les époux devaient être modérés, contrôlés et exécutés en vue de la procréation. La position recommandée était celle où le mari se trouvait au-dessus de la femme; celle-ci devait rester couchée sur le dos sans trop bouger, tandis que l'époux implantait sa semence.»* Le double standard qui s'appliquait aux jeux de la séduction n'épargne pas non plus les femmes mariées, qui deviennent parfois les esclaves de leurs maris dont elles doivent, de plus, supporter les adultères.

En nous faisant regarder par le trou de la serrure, le bel essai d'André Lachance instruit et divertit

Rempli d'anecdotes éloquentes, tirées des archives judiciaires de la Nouvelle-France, illustrant les dérapages des jeux de l'amour et du hasard dans la colonie, le bel essai d'André Lachance ne fait pas tomber le mur qui nous sépare de cette scène ancienne, mais, en nous faisant regarder par le trou de la serrure, il instruit et divertit.

Un âge d'or de la condition féminine?

Le double standard évoqué par Lachance ne dirait toutefois pas tout sur les femmes de l'époque. Certains historiens, en effet, proposent une interprétation selon laquelle la Nouvelle-France aurait constitué, à certains égards, *«un âge d'or de la condition féminine»* en conférant aux femmes un champ d'action élargi.

Dans une monographie intitulée *Vie et mort du couple en Nouvelle-France*, l'historienne féministe Josette Brun réfute cette thèse. En étudiant *«l'expérience féminine et masculine de la vie conjugale et du veuvage au moyen de l'analyse du discours des autorités coloniales et d'une biographie collective des familles»*, elle montre que le contexte du Nouveau Monde *«ne favorise* [...] *pas une distribution plus "libre" des rôles et du pouvoir dans le couple à Québec et à Louisbourg»*.

Ici comme dans la France de l'Ancien Régime, l'homme dirige le couple et la famille, la femme est frappée d'incapacité juridique et la division sexuelle du travail est rigide. Plus affligées que les hommes par *«l'image négative associée à la vieillesse»*, les veuves de plus de 40 ans ont plus de difficultés à se remarier et subissent plus directement le contrôle social des autorités, même si leur *«nature féminine»* leur attire la compassion. Dans ces conditions, l'hypothèse d'un âge d'or de la condition féminine en Nouvelle-France ne tient pas.

Ouvrage très spécialisé issu d'une thèse de doctorat, *Vie et mort du couple en Nouvelle-France* n'est pas une lecture de plaisance et s'adresse essentiellement aux experts.

louiscornellier@ipcommunications.ca

SÉDUCTION, AMOUR ET MARIAGES EN NOUVELLE-FRANCE
André Lachance
Libre Expression
Montréal, 2007, 192 pages

VIE ET MORT DU COUPLE EN NOUVELLE-FRANCE
QUÉBEC ET LOUISBOURG AU XVIII[E] SIÈCLE
Josette Brun
McGill-Queen's University Press
Montréal et Kingston, 2006, 188 pages

SCIENCES

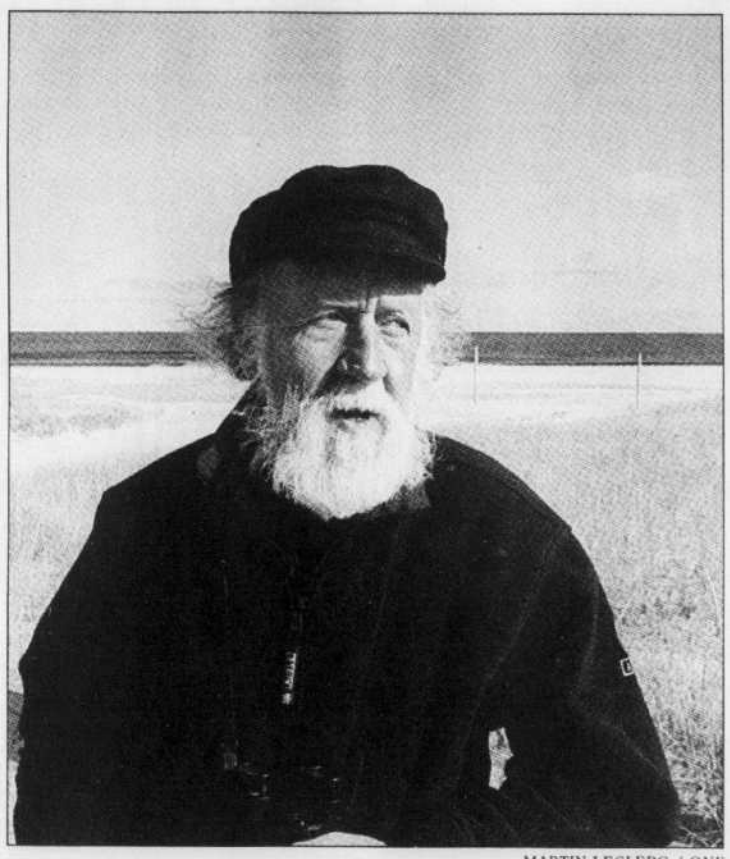
Hubert Reeves ou l'invitation au voyage

CAROLINE MONTPETIT

C'est le genre de livre qu'on devrait pouvoir lire dans le noir, étendu sous un ciel étoilé, en pleine nuit d'été. S'imaginer, les yeux grands ouverts, la présence possible d'autres univers. Rêver du rayonnement fossile du big bang passé. Revivre l'enfance de notre histoire. Sonder les trous noirs. Partir à la recherche d'autres vies. Imaginer l'avenir.

C'est à cette exploration que nous convie l'astrophysicien Hubert Reeves dans son dernier livre, *Chroniques des atomes et des galaxies*, qui est en fait un recueil de petites chroniques auparavant diffusées à la radio française, publié aux Éditions du Seuil. Avec l'érudition et la simplicité qu'on lui connaît, le scientifique nous invite à un voyage dans l'infiniment petit et dans l'infiniment grand, avec comme guide la connaissance limitée que l'homme a présentement de l'univers qui lui a donné naissance.

L'univers est-il fini ou infini? Existe-t-il d'autres univers? Qu'y avait-il avant le big bang? Quelle température faisait-il alors? L'univers va-t-il en se refroidissant ou en se réchauffant? N'hésitant à poser aucune question à la science, Hubert Reeves tente plutôt de nous livrer des éléments de réponse à la lumière de la connaissance actuelle, en étayant son discours de références culturelles et philosophiques. Comme toujours, la langue de Reeves est accessible. Et à ses côtés, on n'hésite pas à s'aventurer parmi les trous noirs galactiques, dans l'antimatière, et autres pulsars et exoplanètes. Il ne craint pas non plus de laisser en suspens les questions qui sont présentement sans réponse.



MARTIN LECLERC / ONF

Portrait d'Hubert Reeves tiré du documentaire de Iolande Cadrin-Rossignol, *Hubert Reeves: le conteur d'étoiles.*

Reeves consacre une part importante de cet ouvrage à Albert Einstein, dont il vulgarise la pensée tout en établissant ses limites. En effet, précise-t-il par exemple, Einstein avait du mal à croire à l'infinité de l'univers. Citant Maupassant, Reeves écrit: *«la réalité n'est jamais aussi compliquée ni aussi simple qu'on croit»*. Or, selon Reeves, Einstein *«a bien apprécié la simplicité inhérente à la réalité; il a sous-estimé sa toute aussi inhérente complication»*.

Il s'agit ici de chroniques, le recueil n'a donc pas le souffle d'un livre dont chaque chapitre serait longuement développé. Reste que l'amateur prendra plaisir à déguster ces petits textes, comme autant d'incursions au milieu du mystère. Et on y retournera aussi quand, subjugué par l'énigme du ciel, on sera de nouveau tenté d'en percer une infime part du secret.

Hubert Reeves, quant à lui, est invité d'honneur du Salon du livre de Québec. Ce samedi après-midi, à 14h30, il participera avec le journaliste français Hervé Kempf, auteur du livre *Comment les riches détruisent la planète*, et Claude Villeneuve, auteur du livre *Vivre les changements climatiques*, à une table ronde sur le thème *«Peut-on encore empêcher la destruction de la planète?»*. À 10h30, il rencontrera aussi Danièle Bombardier pour un entretien de 25 minutes.

Le Devoir

CHRONIQUES DES ATOMES ET DES GALAXIES
Hubert Reeves
Le Seuil
Paris, 2007, 211 pages

BEAUX LIVRES

Rire et pleurer au Nunavut

CAROLINE MONTPETIT

Terre de beautés, terre de misères. Méconnu du reste du Canada, le Nunavut, territoire fondé en 1999, principalement habité par les Inuits, cache une histoire féconde, pleine de récits d'aventures. Nadine et Jean-Claude Forestier-Blazart se sont rendus sur cette terre aride, qui faisait autrefois partie des Territoires du Nord-Ouest. Ils y ont fait une quinzaine de voyages et trois expéditions en autonomie et en ont tiré un très beau livre illustré intitulé *Arctique canadien. Itinéraires au Nunavut.*

«Ce livre ne se veut pas exhaustif, écrivent les auteurs en préface. *Qui peut assurer avoir rencontré les Inuit des vingt-huit communautés? Qui peut prétendre avoir parcouru les deux millions de kilomètres carrés de terres émergées pour la plupart inhospitalières, tous les fjords de la terre de Baffin, tous les détours côtiers des îles de la Reine-Élisabeth et d'Ellesmere, tous les déserts et les banquises? Et quand il s'agit des "Hommes", qui peut espérer connaître la vérité?»*

C'est d'ailleurs un univers qui change vite, très vite, qu'ils nous présentent, même si les traces d'activités humaines au Nunavut remontent à 12 000 ans avant Jésus-Christ. Profitant des technologies modernes, la culture y demeure malgré tout imprégnée de l'histoire ancienne. À Grise Fiord, par exemple, huit mois de jour continu succèdent à quatre mois de nuit ininterrompue. On parlera donc de périodes et de sous-périodes, ces dernières pouvant désigner l'époque des phoques barbus ou celle de la migration des caribous. *«Inuit time, no time»*, disent les Inuits. Mais sur cette terre désolée à l'étrange beauté flotte souvent le malheur. L'ouvrage, dont les photographies sont magnifiques, évoque aussi les graves problèmes que traversent les communautés inuites du Nunavut: alcoolisme, drogue, suicide, violence. Plusieurs traditions ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. À preuve, ces chiens de traîneau que l'on maltraite aujourd'hui alors qu'autrefois on les chérissait. Un livre pour voyager au bout du monde, et pour rire et pleurer sur le charme sauvage d'une civilisation en péril.

Le Devoir

ITINÉRAIRES AU NUNAVUT
ARCTIQUE CANADIEN
Nadine et Jean-Claude Forestier-Blazart
Éditions Pages du monde, coll.: «Anako»
Paris, 2007, 147 pages